

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# GAZETTE DES CAMPAGNES

Journal du Cultivateur et du Colon, paraissant tous les Jendis

## ABONNEMENT :

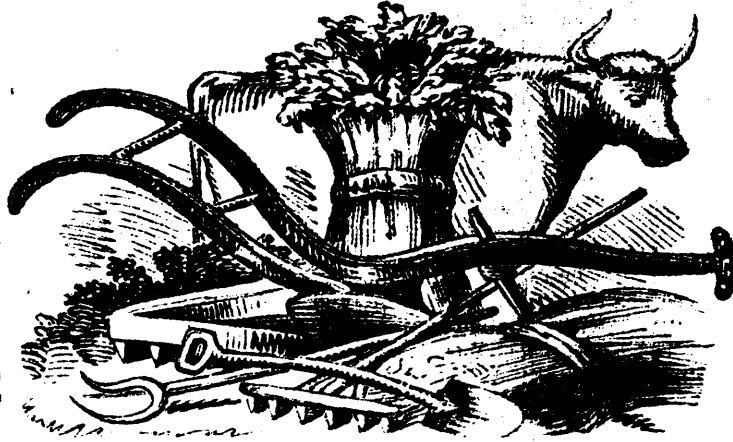
\$1.00, payée invariablement d'avance.

L'abonnement date du 1er avril, 1er juillet, 1er octobre, ou 1er janvier.

On ne s'abonne pas pour moins d'un an.

Tout avis de cessation d'abonnement devra être donné à ce bureau, par écrit, un mois d'avance.

Si la guerre est la dernière raison des peuples, l'agriculture doit en être la première.



## ANNONCES :

1<sup>re</sup> insertion, 10 cts. la ligne  
2<sup>e</sup> " " etc. 3 cts.

Pour les annonces à long terme, conditions libérales.

Ceux qui desireront s'adresser spécialement aux Cultivateurs, trouveront avantageux d'annoncer dans ce journal.

Reproduisons-nous de soi, et nous voulons conserver notre nationalité

Firmin H. Proulx, Editeur-Propriétaire, à qui toutes lettres, réclamations, envois, etc., doivent être adressés franco.

## CAUSERIE AGRICOLE

### Races bovines de l'Angleterre.

#### RÉSUMÉ DE L'ÉTUDE SUR LES RACES BOVINES DE L'ANGLETERRE.

Dans notre dernière causerie, nous avons terminé l'étude promise à nos lecteurs sur les races bovines l'Angleterre; mais il n'est pas hors de propos de faire connaître quelques réflexions qui ressortent naturellement d'une lecture attentive et suivie de notre travail. Nous ferons remarquer ici, en passant, pour donner plus de poids à notre dire, que les idées que nous avons émises sont partagées par les meilleurs économistes et les plus savants écrivains agricoles anglais et français qui ont écrit sur la matière.

Tous ces écrivains et économistes s'accordent à reconnaître et à apprécier la perfection et les hautes qualités des races améliorées de la Grande-Bretagne. Il n'en est pas un seul qui n'admette que ces races répondent parfaitement aux besoins de la consommation intérieure et extérieure.

L'espèce bovine de l'Angleterre est bien certainement la plus parfaite que l'on connaisse et sous ce rapport, ce pays laisse loin derrière lui toutes les autres contrées de la terre. La culture anglaise est riche; mais elle l'est surtout par son bétail qui est le type de l'espèce dans chaque genre de production. Voyons tous les ouvrages anglais, français et allemands, à chaque page, on y considère le Durham comme le type des animaux de boucherie et l'Ayrshire ou l'Alderney comme celui des bêtes laitières. On y étudie toutes les races locales en les comparant à l'un de ces types et on compte pour sujets très-défectueux ceux qui s'en éloignent trop et on n'a certainement pas tort. En effet, peut-on trouver une conformation plus parfaite que celle du bœuf Durham? Toutes les parties de son corps sont parfaitement coordonnées et présentent l'ensemble le plus gracieux que l'on puisse imaginer. Il fait toujours plaisir de voir un beau bœuf de cette race. Rien de choquant vient déparer cette belle

charpente: tête courte et fine, épine dorsale bien soutenue, côtes gracieusement arquées, corps rond, poitrine bien développée, train postérieur large, membres fins et courts, tout en un mot, annonce chez cet animal une symétrie remarquable. Dans cette apparence générale, on voit que le Durham n'est pas seulement beau; mais qu'il est encore plus riche que beau. Son squelette est d'une exigüité extrême, ses os sont excessivement fins, mais sa chair est épaisse, toutes ces viscères sont à l'aise et fonctionnent parfaitement. Les intestins sont bien placés, les appareils de la respiration et de la digestion n'éprouvent aucune gêne dans l'accomplissement de leurs fonctions réciproques et cela pour le plus grand avantage de l'éleveur ou de l'engraisseur. L'animal ressent un fort appétit, la digestion se fait avec la plus parfaite aisance; tous les principes alimentaires contenus dans la nourriture sont entièrement élaborés et disséminés dans toute l'économie; alors, comme la charpente osseuse est fine, elle n'exige qu'une très-faible portion des aliments pour son entretien et tout le reste sert à l'augmentation de la chair et de la graisse. Nous avons donc raison de dire que le Durham est le type de l'animal de boucherie sous le rapport de la richesse comme sous celui de la beauté. Nous pouvons en dire autant des races Ayrshire et Alderney en les étudiant suivant leur spécialité particulière qui est la production du lait. Les races de Herford et d'Angus se rapprochent aussi beaucoup de la perfection comme races de boucherie. Les autres races anglaises, quoique moins améliorées se ressentent de l'habileté remarquable qui distingue depuis longtemps les éleveurs de la Grande-Bretagne.

D'après cela, on ne doit pas être surpris que l'élevage et l'entretien des races bovines soient devenus si lucratifs dans toute la contrée. Aucun pays, placé dans les mêmes conditions que l'Angleterre ne peut produire les denrées animales à un prix plus bas, et aucun n'en peut donner de meilleure qualité.

Mais doit-on conclure de cela que les races anglaises sont les seules qui puissent obtenir ces avantages et qu'il faille les substituer à toutes les races indigènes dans les pays où l'agriculture est en voie de progrès? Certainement non, la conclu-

sion serait par trop fautive et ce serait une faute énorme que de baser sa pratique sur cette conclusion. Cependant, cette faute a été souvent commise, quoiqu'elle soit des plus graves et qu'elle ait déjà donné de fâcheux résultats. Notre agriculture canadienne n'en a pas été exempte. On a dépensé et on dépense encore des sommes énormes pour l'importation des animaux de races anglaises, tantôt pour les croisements avec nos races indigènes, tantôt pour leur conservation et leur emploi comme races pures. On en fait même une spéculation qui paraît rapporter des profits assez considérables à ceux qui possèdent un capital suffisant.

De nombreux éleveurs trompés par les apparences encouragent cette spéculation et élargissent de plus en plus la voie fautive où nous sommes entrés. Ils achètent des reproducteurs importés pour l'amélioration de leurs bestiaux et n'en voient les mauvais résultats qu'après avoir dépensé beaucoup d'argent et perdu un temps précieux. Alors, désabusés par leur insuccès, ils abandonnent cette voie, en niant souvent toute possibilité d'amélioration et se jettent dans la vieille routine qu'ils se répètent d'avoir quittée. Ces changements font un tort immense à nos progrès. Tout autre serait le résultat si l'on agissait avec plus de réflexion dans le choix du genre d'amélioration à suivre pour le perfectionnement du bétail indigène.

Le bétail anglais est ce que l'ont fait la culture et le climat de l'Angleterre. Les éleveurs ont contribué pour une large part à sa formation; mais ils n'ont fait que secondar la nature, voilà pourquoi ils ont si bien réussi. La terre a d'abord été l'objet des soins les plus attentifs, la culture favorisée par le climat et un capital suffisant, s'est rapidement enrichie; sa production fourragère surtout a subi en peu d'années une transformation complète. Les animaux mieux nourris en ont immédiatement senti l'influence par une forte augmentation de taille et même d'aptitude, sans que l'intervention de l'éleveur y fût nécessaire. Instruits par ces résultats, tous les écrivains agricoles posent maintenant comme principe que la taille d'une race ne doit pas se chercher dans celle des reproducteurs qui doivent la former, mais plutôt dans le régime, et chaque jour des faits nouveaux viennent prouver la vérité de ce principe. Si la nourriture est faible et de mauvaise qualité, en dépit de tous les soins et de tous les reproducteurs de grande race, il est impossible d'augmenter la taille d'une race; on s'expose aux accidents, voilà tout; les descendants mêmes des animaux importés perdent peu à peu ce volume qu'ils avaient pris dans leur patrie originaire et descendent au niveau de la race commune. Si, au contraire, la nourriture est abondante et de bonne qualité, la taille de la race commune augmentera d'elle-même avec rapidité sans que l'influence des croisements soit nécessaire. Nous en avons tous les jours des preuves convaincantes sous les yeux, chez les cultivateurs qui ont amélioré leurs procédés culturels.

L'augmentation de la taille n'est donc qu'une question d'alimentation, nous pourrions en dire autant de l'élevation des aptitudes. Par cela même que le régime se perfectionne et devient plus riche, les animaux donnent des produits plus abondants, et, si l'on veut former une race spéciale, la sélection est un moyen infallible. Les races anglaises les plus parfaites ne doivent qu'à une sélection judicieuse leurs hautes qualités comme races spéciales.

Malheureusement, l'excellent enseignement que l'on peut tirer de l'étude de la formation des races spéciales est encore une lecture morte. C'est une idée généralement adoptée qu'il n'existe pas de meilleur moyen d'amélioration que le croisement. Nous sommes donc en opposition complète avec les éleveurs les plus distingués de l'Angleterre. Les heureux résultats obtenus de la sélection par les Bakewell, les Colling, les Towns sont pour nous de nulle valeur. Nous voulons suivre une marche

différente pour arriver à une fin que nous attendons depuis une trentaine d'années et dont nous sommes encore presque éloignés qu'au début. En effet, après tant de dépenses et de tentatives, nous recherchons partout des races améliorées par le croisement, possédant des qualités exceptionnelles et nous n'en trouvons pas. Quelques sujets isolés assez remarquables par leurs produits et leur conformation, voilà tout ce que nous pouvons montrer comme résultat.

La formation de la race d'Angus surtout est une preuve du peu de cas que l'on fait des croisements, dans la Grande-Bretagne, pour la création des races. Cette race a été formée par la sélection, comme nous l'avons vu; quelques croisements ont été essayés, mais ils n'ont pas produit de bons résultats et on les a mis de côté pour l'emploi pur et simple du bon régime et de la sélection. Aujourd'hui le perfectionnement se poursuit avec l'aide de ces deux seuls moyens et si l'on fait usage des croisements, ce n'est que pour augmenter les qualités des individus; mais ils n'interviennent pas dans la formation de la race, car aucun métis n'est employé à la reproduction, il est spécialement destiné à la boucherie.

Pourquoi n'agissons-nous pas de même? Les résultats déjà obtenus par les éleveurs qui ont essayé de ce moyen sont assez satisfaisants pour que ce dernier vaille la peine d'être essayé; et d'autant plus que l'expérience nous a appris depuis longtemps que les croisements sont lents dans leurs effets quand ils ne manquent pas complètement. D'ailleurs, la sélection est toujours d'une exécution plus facile que le croisement et ne demande pas autant de connaissance et de soins. Au moyen de la sélection chaque génération se distingue de la précédente par une augmentation notable des qualités et des aptitudes que l'on veut élever. Dans le croisement, au contraire, en dépit des meilleurs calculs, on obtient, souvent et surtout dans les commencements, des produits qui dérogent à toutes les précisions, des produits qui ne ressemblent en rien au type améliorateur et possèdent presque tous les défauts de la race à améliorer. Ces retours en arrière sont assez fréquents pour avoir nécessité l'appellation toute particulière de *coups en arrière* et ils sont une cause de découragement pour les améliorateurs qui ne s'attendent pas à rencontrer ces obstacles.

Loin de nous cependant la pensée de refuser au croisement toute influence sur la formation des races. Nos lecteurs savent depuis longtemps que ce n'est pas ainsi que nous jugeons ce moyen d'amélioration. Supposons par exemple, que l'on veuille former une race de boucherie dans une race spécialement laitière, la sélection aurait pour résultat d'augmenter la faculté laitière de la race, mais n'aurait aucune influence sur son aptitude à l'engraissement et sur sa précocité, car la sélection n'agit que sur des aptitudes qui existent déjà dans la race. Dans ce cas, le croisement seul peut donner des effets satisfaisants. On y aura donc recours pendant quelques générations, puis on fera intervenir la sélection qui seule peut fixer les qualités acquises par le croisement. Mais si l'aptitude que l'on veut élever existe déjà dans la race, le plus sûr moyen de réussir est la sélection.

Nous sommes vraiment surpris de voir l'importance qu'a prise le croisement depuis quelques années, dans tous les genres de production. On fait des croisements pour augmenter la faculté laitière de nos vaches canadiennes naturellement bonnes laitières, comme on en fait pour la formation d'une race de boucherie dans cette même race dont plusieurs sujets possèdent déjà l'aptitude à l'engraissement. La sélection aurait certainement et depuis longtemps donné des résultats qui se sont encore attendus.

Cette direction fautive donnée à l'amélioration de notre bétail a eu des conséquences plus défavorables qu'on ne pensait.

sur les progrès de la culture canadienne, et par conséquent sur la prospérité générale du pays. La masse des cultivateurs n'osent pas entreprendre des améliorations qui leur seraient cependant bien profitables; parce qu'on les décourage en leur montrant d'un côté des dépenses trop élevées pour leurs moyens et de l'autre des résultats trop peu satisfaisants. Bon nombre d'agriculteurs se ruinent dans ce travail d'amélioration et chaque revers devient aux yeux des cultivateurs arriérés une confirmation de la préférence qu'ils donnent à la routine sur le progrès. Ont-ils tort? Nous pouvons répondre, non, jusqu'à ce qu'on leur ait donné des preuves au contraire.

Sans nous en attribuer trop de mérite, nous sommes heureux de noter ici que nos enseignements ont en quelques années dans certaines parties de la Province de Québec. D'éminents agriculteurs ont mis la sélection à l'ordre du jour, ils travaillent à l'amélioration de leur bétail par la seule influence du régime et des reproducteurs choisis dans la race indigène, et tout sujet étranger est par eux mis de côté. Nous aurions bien de ces essais et nous sommes parfaitement convaincu que dans quelques années de travail soutenu l'amélioration sera très-sensible.

REVUE DE LA SEMAINE

Tous nos journaux, comme tous ceux qui viennent de l'étranger, sont presque exclusivement remplis de dépêches télégraphiques et de comptes-rendus des premières batailles de la guerre franco-prussienne. A leur exemple, nous serons sobres de nouvelles locales.

L'énergumène, qui écrit au *Journal de Québec*, est plus furieux que jamais contre nous. Il a de ces accès quand on l'accule dans une impasse et convaincu d'avoir dit des sottises. Il se redresse alors, il écume, il bave même et vous lance à la figure quelques unes des saletés au milieu desquelles il trône. Voilà vingt-cinq ans, et plus qu'il fit ce manège; il appelle cela déployer une ardeur juvénile. Il y excelle à ce point que son nom est devenu un opprobre. Infinitement méprisable et infiniment méprisé; il sait qu'il n'a plus rien à perdre; aussi ne lutte-t-il contre n'importe quel adversaire qu'avec la désinvolture d'un gamin, d'un homme taré. Insinuations perfides, mensonges effrontés, malhonnêtetés déshonorantes, contradictions perpétuelles et flagrantes, non sens, contre-bon sens, absurdités, phlogiats dégoûtants, il use de tout quand la rage de salir quelqu'un ou quelque chose s'empare de lui. Il n'a ni cœur, ni intelligence, ni savoir; rien de noble ne vibre chez lui; quand il se ment, il n'obéit qu'à de vils instincts. Son genre comme écrivain est le genre le mille. C'est ce qui explique pourquoi il a toujours eu le dernier mot dans une polémique, et pourquoi il l'aura probablement toujours. Des hommes, qui n'osent pas se montrer ni agir ostensiblement contre nous, mettent son cynisme à contribution; ils en font non pas leur instrument, il ne peut s'élever, jusque là; mais leur porte-dures. Il n'est pas même digne de figurer comme tel; la preuve, c'est que ceux qui s'en servent cachent soigneusement les rapports qu'ils ont avec lui.

C'est avec grand bonheur que nous venons de lire la critique d'un travail du R. P. Ollivier, d'ordre des frères prêcheurs, travail qui a pour but de réhabiliter, d'après les pièces les plus authentiques, la mémoire du Pape Alexandre VI. On sait que ce Pontife est partout représenté comme ayant ouïlé le trône pontifical par ses crimes; il n'y a pas jusqu'aux évêques des petits séminaires qui croient cette calomnie sur la foi des historiens qu'ils étudient. Bien plus, le grand Joseph de Maistre, qui a écrit que toute l'histoire est à refaire, parce que, depuis

la naissance du protestantisme, depuis le règne de Voltaire surtout, elle n'est qu'une conspiration constante contre la vérité, n'a pu s'empêcher de s'écrier avec douleur en parlant d'Alexandre VI: "Ce Pape était bien ce qu'on appelle un mauvais sujet." Eh bien, non; ce Pape n'était pas un mauvais sujet; ce fut, au contraire, un homme d'esprit et de cœur, de conseil et d'action, de zèle et de dévouement, non seulement irréprochable, mais digne de tous les éloges dans sa vie tant privée que publique. Telle est la conclusion du livre du R. P. Ollivier; et il faut absolument l'admettre.

Soldat et homme du monde, Rodrigue Borgia (qui fut plus tard Alexandre VI) se montre toujours dans sa conduite digne du plus grand respect. Ilgitimement marié à Julie Farnèse en 1450, il perdit son épouse après cinq ans de mariage; et fut alors appelé à Rome par le Pape Callixte III. Devenu cardinal et évêque, vice-chancelier et légat du Saint Siège, il se montra irréprochable dans ses mœurs. On l'a représenté comme obéissant à une ambition effrénée. Or, voici comment les faits répondent à cette accusation: "Sobre, actif, laborieux, plein de charité autant que de courage, ennemi inflexible des tyrans romains, et défenseur dévoué des petits et des pauvres, protecteur éclairé des lettres et des artistes, vengeur de la liberté civile comme de l'indépendance religieuse, Rodrigue par tant de qualités déployées, par tant de services rendus dans les plus hautes charges de l'Eglise et de l'Etat, était devenu l'honneur et l'arbitre du Sacré Collège, le prélat le plus en vue et le plus populaire de Rome et de l'Italie. Aussi disposait-il de tout, même de la tiare. Eh bien, pendant trente-cinq ans, cet ambitieux, ce dissimulé, qui s'est acquis tant de titres par des vertus feintes, dit-on, et une conduite hypocrite, l'a fait passer, après la mort de son oncle Callixte III, sur le front de ceux qui furent Sixte IV et Innocent VIII, et ce n'est qu'à l'âge de soixante-deux ans, à l'âge des infirmités et de l'impotence, qu'il s'en laisse non pas décorer, mais accabler.

Le 11 août 1192, après deux jours seulement de conclave, il est élu par le suffrage peut-être unanime des vingt-neuf cardinaux présents, et quand on le lui annonce, ce prélat ambitieux s'écrie: "Moi, Pape! moi, Vicaire de Jésus-Christ!" "Oui, très-Saint-Père, lui répond-on, à la gloire de Dieu, à l'avantage de l'Eglise, et à la joie de la chrétienté!" Cette joie se manifeste aussitôt dans l'accueil fait au nouveau Pape par la foule romaine, qui n'a jamais salué avec plus d'enthousiasme aucun pontificat.

Es-pérons que désormais on rendra justice à ce grand Pape, qu'on ne le calomnier plus, surtout dans les petits séminaires.

La plupart des Evêques de France sont accueillis avec enthousiasme par le clergé et les fidèles de leurs diocèses. Tous ensemble chantent avec une joie indicible la mort du gallicanisme, le triomphe et l'exultation de la Papauté. Mgr. Placo, évêque de Marseille, n'a pas jugé à propos de s'associer à ce magnifique concert. Son premier acte, en rentrant dans son diocèse, a été de destituer de leurs fonctions trois de ses vicaires généraux, parce qu'ils n'avaient pas pensé comme lui touchant la question de l'infaillibilité, et qu'ils étaient signataires d'une adresse présentée au Souverain Pontife. C'est triste et instructif en même temps. Les galliciens ne permettent pas qu'on diffère d'opinion avec eux; mais ils permettent aisément qu'on fasse bon marché des vérités proclamées par le Pontife romain. Soit orgueil!

On écrit de Rome à l'Univers en date du 9 août: "Le Pape est toujours calme; il exhorte tout le monde à la confiance; on lui prête ce mot: *Silitem ex inimicis nostris.*"

Le nombre des Evêques présents à Rome, non compris ceux qui y résident actuellement, est encore de cent-quarante-six.

A propos de la guerre, on lit dans l'*Echo de Rome* du 14 août :

« A Wissembourg, lieu du premier échec, 8,000 ont tenu pendant six heures contre 90,000 Prussiens. Et quand ils se sont repliés, ils n'ont laissé entre les mains de l'ennemi qu'un seul canon brisé sur son affût .....

« A Saarbruck, à Forbach, mêmes proportions entre nos héroïques troupes et les envahisseurs : un contre quatre, contre six, contre dix peut-être. Là, des régiments entiers ont été dé-simés, écharpés, pour ne pas vouloir reculer d'une semelle. Depuis neuf heures du matin, jusqu'à 8 heures du soir, on a tué ou l'on s'est fait tuer héroïquement, follement. On cite un Turco dont le frère est tombé mort à ses côtés, et qui lui-même a eu le ventre labouré par un coup d'épée. Ses entrailles sortaient saignantes. Le terrible Africain a demandé du fil, une aiguille, a recousu de ses mains la déchirure béante, et se traînant en avant, bondissant par un suprême effort, il a immolé trois ennemis, parmi lesquels l'officier qui commandait la colonne prussienne. Frappé à son tour, poignardé, assommé : « C'est bien, a-t-il dit en expirant, mon frère a été vengé. »

« A Reichshoffen, le maréchal MacMahon s'est battu pendant 10 heures avec 33,000 Français contre 140,000 Prussiens. De ces 33,000, il n'a ramené que 18,000. Les autres 15,000 sont morts criblés de blessures ou sont restés prisonniers. Le maréchal a perdu ses papiers, son plan de campagne, sa caisse, ses bagages. En un mot, désastre ! désastre ! Le roi de Prusse a semblé à peine croire à tant de bonheur pour ses armées. »

Il est certain que les Français font preuve d'une grande valeur, d'un courage héroïque. Mais ils auront beau déployer de la valeur, du courage, s'ils sont toujours un contre quatre, contre six, contre dix, la Prusse finira bientôt par avoir raison d'eux. Dismark ne s'est pas jeté en aveugle dans cette guerre : tous ses soldats étaient sur pied, armés jusqu'aux dents, tandis qu'en France, on n'était qu'imparfaitement organisé. Et voilà que maintenant des manifestations révolutionnaires viennent jeter le gouvernement français dans de nouveaux et très-graves embarras. La force militaire, dont la présence est nécessaire pour la comprimer, agit donc sans profit dans la guerre actuelle : son action contre les armées de la Prusse se trouve neutralisée. Hélas ! le gouvernement français expie bien vite et cruellement la faute qu'il a commise en rappelant de Rome quelques milliers de soldats. Puisse-t-il profiter du châ-timent que Dieu lui inflige !

#### Dè la maladie des arbres fruitiers exposés au plein vent

En parcourant les campagnes, on voit fréquemment les arbres plantés sur les routes, dans les vergers et autres lieux, malades, chancreux, couverts de mousses, de lichens et autres parasites.

L'écorce en est rocailleuse et noire, les feuilles chétives, plus jaunes que vertes, et souvent parsemées de tâches de rouille résultant de la décomposition du tissu des feuilles.

Les productions fruitières, telles que les boursons et les bourbes, sont entourées d'une couche de mousse qui les épuise en absorbant leur nourriture.

Ce qui fait qu'au moment de la floraison un grand nombre de bouquets restent stériles et improductifs.

En recherchant les causes de cet état de choses, on les trouve dans l'ignorance ou l'indifférence des propriétaires.

Et souvent c'est de la mauvaise plantation qu'on fait le mal, car beaucoup de personnes, en plantant, oublient qu'il faut tenir compte du tassement de la terre remuée ; c'est ce qui fait que beaucoup d'arbres, après une année de plantation, sont en-

foncées dans le sol, qui forme au pied une petite mare dans laquelle séjournent fréquemment les eaux pluviales.

On connaît l'influence des eaux stagnantes sur les racines, surtout lorsqu'elles sont recouvertes de terre et de verdure ; ne pouvant s'échauffer, elles se décomposent ou fonctionnent avec peine.

Mais, comme la nature a ses exigences et que la végétation, chaque année, se met en mouvement à l'époque du printemps, la sève que produit les arbres souffreteux est aqueuse, sans richesse, et circule avec difficulté dans toutes les parties de l'arbre.

Pour prévenir ces inconvénients il faut, lorsqu'on plante un arbre, tailler les racines brisées, et retenir horizontalement au moyen d'un osier, celles qui sont placées dans une position verticale ; l'arbre, ainsi préparé, on le dresse sur la terre disposée pour le recevoir et nivelée à la hauteur du sol ; on étend le chevelu avec précaution et l'on recouvre les racines avec de la terre légère ; on en met assez pour qu'après la plantation elle forme un mamelon de 12 à 15 pouces de hauteur, on termine en recouvrant d'une brouettée de fumiier sur lequel on verse un seau d'eau.

L'arbre ainsi planté se trouve parfaitement assujéti après le tassement du sol.

Il est une autre cause de dépréciation pour les arbres, c'est la mauvaise situation dans laquelle peuvent se trouver les racines après plusieurs années de plantation.

Ainsi, quand elles ont épuisé la couche végétale qui les nourrit depuis longtemps, si elles viennent à s'engager dans une terre argileuse elles ne reçoivent plus les influences atmosphériques ; manquent de nourriture, elles noircissent ou meurent.

Lorsqu'on soupçonne la cause du mal on y remédie, en hiver, en découvrant les racines de l'arbre ; on les dégage du mauvais sol, on supprime les parties malades, on agrandit le trou, puis on le remplit de bonne terre mêlée d'une certaine partie d'engrais.

Si les racines sont affaiblies, si le chevelu est amoindri, on devra supprimer une partie des branches de la tête de l'arbre et ne réserver que la quantité en rapport avec les racines.

En principe, il faut toujours veiller à ce que la tête ne contienne pas plus de branches que les racines en peuvent nourrir ; on ne doit pas non plus négliger d'élever tous les ans le bois mort, de raccourcir les branches gourmandes, et de supprimer celles qui gênent la circulation de l'air et de la lumière.

Il est essentiel aussi, pour maintenir les arbres en bonne santé, de les badigeonner tous les deux ou trois ans avec du lait de chaux ; cet enduit fait périr la mousse et tue les insectes cachés dans l'écorce.

Les plantations traitées de cette manière vivent longtemps, produisent beaucoup et donnent d'excellents fruits.

DUMONT-CARMENT.

#### Conservation du bois dans la terre

On sait avec quelle promptitude pourrit en terre l'extrémité des tuteurs employés pour maintenir ou soutenir les arbres, les trilles, les dahlias, etc. Le plus souvent on est obligé de refaire leur pointe chaque année, de telle sorte qu'ils deviennent bientôt trop courts et ne tardent pas à être hors de service. Sans doute on atténue le mal en carbonisant la superficie du bois destinée à être plantée en terre, ou en l'enduisant de goudron ou de substances analogues ; mais on en obtient ainsi qu'une conservation médiocre. On a dès lors cherché à obtenir un enduit qui, appliqué sur le bois y formât un revêtement presque pierrenx, qui résistât parfaitement à l'humidité, et qui, par suite, garantît efficacement les parties sous-jacentes contre l'humidité destructive du sol humide. Celui dont nous trouvons la composition indiquée par le journal Allemand *Allg. Thur.*

*Gartenzeitung*, non-seulement présente, assure-t-on, ces précieux avantages, mais encore a le mérite de n'être formé que de substances dont le prix est fort peu élevé. L'auteur de l'article sur cet enduit affirme s'être toujours fort bien trouvé de l'emploi qu'il en fait depuis cinq ans.

Voici en quoi consiste cette composition : On prend 50 parties de résine, 40 parties de craie en poudre et lavée, 300 parties de sable blanc, 4 parties d'huile de lin, une partie d'oxide rouge de cuivre, et une partie d'acide sulfurique. On chauffe ensemble dans un vase de fer la craie, la résine, le sable et l'huile de lin ; on y ajoute ensuite l'oxide rouge de cuivre et l'acide sulfurique ; on agite bien le tout, et on applique toute chaude la composition ainsi obtenue sur le bois, avec un fort pinceau à gros crins roides. Si l'enduit est trop épais, on le délaye quelque peu en y ajoutant de l'huile de lin. Cet enduit sèche promptement, et il forme ensuite un revêtement aussi dur que la pierre. On l'emploie avec beaucoup d'avantage, non-seulement pour les pieux et tuteurs, mais encore pour les châssis et cuisses en bois ; en un mot, pour tous les ouvrages destinés à être mis en contact avec la terre humide.

**Travaux du mois de septembre**

Huit ou dix jours après la récolte du lin, lorsque la graine est sèche, on la sépare en faisant passer le sommet des tiges entre les dents d'un peigne de bois, ou bien en battant les têtes sur un billot avec un maillet. Cette dernière méthode est préférable à la première en ce qu'elle brise les capsules et sépare mieux la graine. Après ce battage on procède au rossage.

Le meilleur rossage est celui qui se fait par submersion dans une cour très légèrement courante.

L'arrachage des patates commence en septembre pour se terminer en octobre. L'époque la plus convenable, c'est lorsque les tiges sont sèches ; alors on choisit un temps sec. On commence l'arrachage après la chute de la rosée et on termine la journée à quatre heures de relevée, c'est-à-dire que l'on doit éviter la pluie, les bruyards et la rosée afin de prévenir la pourriture autant que possible.

Dans les petites cultures, on se sert des instruments à main, tels que la grappe, la fouche à trois dents, la bêche ou le croc suivant le terrain. Mais dans la grande culture, ces moyens sont trop lents, et on les remplace par la charrue, surtout par la charrue à deux ornières et l'arrache-patates. Ces deux instruments et particulièrement le dernier font l'ouvrage rapidement et économiquement ; mais pour que l'arrache-patates fonctionne bien il faut que la terre ait été parfaitement nettoyée et les tubercules bien rachassés ; d'ailleurs, la nettoierie influe aussi notablement sur l'abondance des produits.

La récolte du tabac se fait au commencement du présent mois ; plus tard, des gelées assez fortes pourraient l'atteindre et faire subir à son produit une diminution notable.

On reconnaît la maturité du tabac aux signes suivants : En tournant les feuilles contre le soleil, on aperçoit des taches d'un jaune huileux, elles prennent l'apparence du parchemin, se rident et abaissent leur pointe vers la terre ; leur odeur est plus pénétrante que de coutume ; lorsqu'on coupe une tige de tabac, si on remarque, sur la surface de la partie coupée, un anneau rougeâtre, c'est un indice certain de maturité.

On récolte le tabac en le coupant rez de terre très-souvent, l'abatage se fait dans la main ou on le laisse étendu sur la terre, exposé au soleil pour qu'il se fane ; mais plusieurs bons cultivateurs de tabac disposent les tiges par petits tas et les laissent une nuit entière dans cet état avant de les suspendre, pour les faire sécher. Il s'établit une légère fermentation qui donne au tabac, dit-on, une belle couleur et lui ôte son acreté.

Dans tous les cas, après le fanage, on le transporte au séchoir où on le suspend soit avec ses tiges, soit avec ses feuilles seulement. La première méthode donne un tabac peut-être plus pesant, mais la seconde permet une fabrication meilleure et plus rapide.

**Battage.** Dans les moments où les pluies ne permettent pas l'exécution des travaux (à l'extérieur) on bat les céréales dont on peut avoir besoin sur la ferme. Quelques cultivateurs mêmes

battent leurs graines pour la vente ; mais vendre en ce moment-ci c'est perdre souvent plus du quart sur le prix que les grains vaudront plus tard. Malheureusement, les cultivateurs gênés se voient forcés de subir cette perte et c'est certainement la une des grandes misères de notre agriculture sans capital.

**Chevaux.** Les travaux s'accroissent pendant ce mois, ce sont des charrois interminables, des labours incessants. En outre, les brusques variations de la température indisposent les chevaux. Ce n'est que par des soins intelligents et une nourriture abondante autant que saine qu'on les mettra en état de résister aux fatigues et de n'être pas incommodés par les intempéries. Dans toute ferme bien tenue, le régime du pâturage doit leur être maintenu ; ils ont besoin d'un régime substantiel que l'herbe seule ne peut leur donner et ils ne doivent pas être exposés aux nuits fraîches et même glacées qui arrivent actuellement.

Tout ce que nous avons dit à leur sujet dans le mois précédent est également applicable dans celui-ci et nous ajouterons que l'avoine nouvelle possède les mêmes inconvénients que le foin nouveau, mais à un degré plus élevé, aussi devra-t-on n'en faire consommer qu'avec une extrême prudence.

Les poulains venus au commencement de juin peuvent maintenant être sevrés et séparés entièrement de leur mère. On leur donne en retour une légère ration d'avoine préalablement concassée.

J. D. S.

**Petite chronique**

La fin du mois d'août a été on ne peut plus favorable aux travaux de la terre. Les récoltes ont avancé rapidement et n'eût été le manque de bras, bon nombre de cultivateurs auraient aujourd'hui presque terminé la coupe des grains. Cependant ce laps de temps a été bien employé et personne ne se plaint de la saison.

Mais le commencement de septembre s'annonce mal ; depuis le 2 les travaux du dehors sont à peu près arrêtés par le mauvais temps et on attend avec hâte le retour d'une température plus favorable. Néanmoins quoique les pluies retardent les travaux de moissons, on n'en est pas trop mécontent, car elles ont l'heureux effet d'humecter la terre et de permettre l'exécution des labours d'automne. Jusqu'à ces derniers jours, la sécheresse avait raccourci le sol et le passage de la charrue était à peu près impossible ; heureusement les dernières pluies viennent de lever cet obstacle.

Il est d'une absolue nécessité de ne pas négliger ces labours d'automne dans les terres argilleuses fortes, car ce sont les meilleurs pour leur ameublissement complet ; sans compter qu'ils donnent une grande avance au printemps suivant. Ces avantages sont si bien compris de la majorité des cultivateurs que ces derniers croiraient leurs intérêts les-és si la saison ne leur était pas favorable. En ce moment le beau temps et la pluie nous sont presque également nécessaires.

D'après un journal commercial du Haut-Canada, le *Monetary Times*, qui a publié récemment une série de rapports sur l'état de la récolte dans Ontario, nous donnons l'aperçu suivant :

Le blé a souffert dans l'ouest d'Ontario de la pluie qui est tombée en abondance et qui, poussée du vent, a causé des dégâts considérables. Dans les cantons sur l'Ottawa, est en réalité toute la partie Est d'Ontario, la sécheresse et le feu des bois ont ravagé la récolte. On peut dire la même chose, quant au Bas-Canada. Quoiqu'il en soit, la récolte du blé ne tombera pas au-dessous de la moyenne.

L'orge est d'une qualité semblable à celle de la récolte de 1866 et la quantité ne fait pas défaut. Le marché doit bientôt s'ouvrir pour ce céréale et l'on s'attend à de bons prix.

L'avoine et les pois sont aussi en abondance et d'une bonne qualité. Le foin est dans la moyenne. Les légumes donneront un bon rendement.

En somme, dit le journal en question, il n'y a pas à se plaindre de la récolte. Ce qu'il faut remarquer, c'est que le prix des produits de la ferme généralement est plus haut que l'année dernière. Les cultivateurs réalisent de bons profits par la vente de ses produits. Et comme l'agriculture est la base du commerce, nous pensons que la saison prochaine lui sera très favorable. Tant mieux si les affaires deviennent meilleures ; nous souhaitons que

la prospérité s'introduise pour longtemps au milieu de nous.

— La société d'agriculture du comté de l'Islet tiendra son exposition agricole à St. Roch des Aulneis, jeudi le 29 septembre prochain, à 9 heures du matin.

— La société d'agriculture du Comté de Temiscouata aura aussi son exposition agricole à la Rivière du Loup, le 4 octobre prochain.

— La société d'agriculture de la ville d'Ottawa tiendra son exposition annuelle le 21, 22 et 23 de septembre.

— Son Excellence le Gouverneur-Général de la Puissance du Canada a souscrit une somme de \$500 pour venir en aide aux incendiés d'Ottawa.

— H. G. Joly, écriv. membre du Conseil d'agriculture, a souscrit pour les incendiés du Saguenay, la jolie somme de \$150. L'Hon. Joseph Cauchon, Président du Sénat, a également souscrit \$25.

RECETTES

Emploi des patates malades

Un cultivateur du département de Nièvre vient d'engraisser des poulets avec un plein succès en les nourrissant de patates malades. Le procédé qu'il emploie est fort simple. On met les patates en tas dans un coin de la basse-cour, et on prive les volailles de tout autre aliment. Celles-ci se jettent évidemment sur les tubercules gâtés, et engraisent à vue d'œil. L'avis est bon à répandre dans les contrées ravagées par la maladie des patates. L'essai, en tous cas, est exempt de difficulté et de dépense.

Moyen pour que les mouches ne tourmentent pas les chevaux

On prend des feuilles de courges, on les pile et on en frotte avec le jus les chevaux tous les jours le matin et à midi, quand il fait bien chaud. On peut aussi frotter avantageusement les chevaux avec de la lie de vin et on obtient, assure-t-on le même résultat.

Moyen pour empêcher les mouches d'approcher de la chair

Il suffit de mettre un oignon sur la viande, et tant que l'odeur de l'oignon se fait sentir, les mouches n'approchent pas.

FEUILLETON

LA FILLE DU BANQUIER

SECONDE PARTIE

XXV

Le château noir.—Un verre de vin.

(Suite.)

Mais le danger n'était pas encore passé pour Georges ; le pire était encore à venir.

Schmitt qui était passablement étourdi par la quantité de liquide qu'il avait absorbé durant la soirée, ne s'aperçut pas de l'état de son compagnon. Après avoir invité sa nièce à se retirer, il prit l'un des chandeliers, et fit signe à Georges de le suivre.

— Le lit de monsieur est-il prêt ? demanda-t-il à la vieille servante, en passant.

— Il y a une heure que c'est fait, répondit celle-ci.

— Bien !

Il regarda par-dessus son épaule Georges, qui cherchait des yeux celle dont les avertissements lui avaient déjà été si utiles. Mais elle était partie.

— Avec la permission de monsieur, je le conduirai à sa chambre, dit Schmitt ; je lui ai déjà dit combien notre maison est pauvre, et il m'excusera de n'avoir pas de domestique à remettre à ses ordres.

Ainsi disant, Schmitt précéda notre héros, qui, connaissant maintenant l'imminence du danger, qu'il courait, ne perdit pas

de vue son hôte si hospitalier, et tint constamment la main sur ses pistolets.

La porte ne s'était pas plutôt refermée sur eux qu'une autre porte s'ouvrit, et que John entra dans la salle à manger.

Il fit un signe à la vieille servante, s'approcha de l'Italien, et lui posa la main sur le bras.

— Ils sont tous ici, dit-il, Martin, Bertram et les autres. Je leur ai dit de ne pas entrer avant que le Français soit bien endormi dans sa chambre, ai-je eu raison ?

L'Italien ne répondit pas.

Il dormait d'un lourd sommeil. Il avait avalé la potion destinée à Georges, et d'ici quelques heures, tous les tonnerres du ciel ne l'auraient pas éveillé.

John et la vieille femme se regardèrent avec surprise.

— C'est la première fois, dit John, que je vois Matteo le borgne inactif quand il y a de la besogne à faire.

— Il faut qu'il se soit trompé de verre, dit l'autre, en faisant une grimace.

— Où est le maître.

— A conduire le français dans sa chambre à coucher. En moins d'un quart d'heure il sera dans les bras de Morphée.

— Il lui faudra plus de temps que cela pour se réveiller. Ceux qui couchent dans le château noir ne se lèvent jamais de bonne heure.

— Silence, pas si haut, voilà le maître.

Au moment où John achevait ces mots, Schmitt rentra dans l'appartement, mais sans lumière.

XXVI

Comment notre héros fit face au danger, et vit un portrait descendre de son cadre.

Georges avon-nous dit, avait eu constamment l'œil sur Schmitt, en le suivant par le sombre et froid vestibule.

Les murailles nues, et sans aucun ornement, dégouttaient d'humidité ; et leur pas, à mesure qu'ils avançaient, éveillaient des échos qui semblaient être ceux d'une prison souterraine plutôt que d'une habitation humaine.

Ce vestibule était terminé par un large escalier, dont les marches rongées par les vers et par le temps, craquaient et gémissaient sous les pieds.

Cet escalier conduisait à une sorte de corridor de chaque côté duquel étaient deux portes.

Schmitt ouvrit l'une de ces portes, et, avec son air de courtoisie habituelle, invita Georges à entrer dans la chambre qu'on lui avait préparée.

Cette pièce était vaste, on ne peut moins confortable et très-antique. Les murailles étaient couvertes d'une boiserie en chêne noir, à laquelle pendaient encore des fragments de tapisserie que le vent agitait lugubrement.

Plusieurs grands portraits de famille occupaient les panneaux du mur, mais la peinture avait été tellement effacée par le temps, qu'il aurait été bien difficile de distinguer aucun des traits.

Le lit était un de ces monuments en forme de sépulture que nos ancêtres paraissent avoir tant affectionnés ; sa vue seule, il nous semble, devait provoquer le cauchemar, et donner naissance aux songes les plus désagréables.

Le reste de l'appartement était à l'avant avec le lit. Un feu brûlait faiblement dans l'âtre, mais ses ennemis naturels, la pluie et l'humidité paraissaient devoir en avoir vite raison, et il était évident qu'ils seraient bientôt libres possesseurs de la cheminée, comme ils l'étaient déjà du reste de l'appartement.

— Cette chambre, comme vous le devinez, n'est que bien rarement habitée, dit Schmitt, en levant la lumière de façon à mieux éclairer les objets. Mon père, Dieu ait son âme, en avait fait sa chambre à coucher, et depuis sa mort, elle ne s'est ouverte que pour les hôtes qu'on a voulu honorer, comme vous. Mais je vois que le sommeil vous gagne, je ne veux pas vous retenir plus longtemps. J'ai donné des ordres pour qu'on vous éveille de bonne heure demain. Bonne nuit !

En achevant ces derniers mots, il salua, et, avec une grimace triomphante, quitta l'appartement.

La serrure, lorsqu'il referma la porte, fit un léger clic.

Georges attendit que le bruit de ses pas se fût éloigné dans le corridor.

Puis, il approcha vivement de la porte, et essaya de l'ouvrir. Elle était barrée en dehors ! Tous ses efforts furent inutiles. Il n'y avait plus le moindre doute à avoir ; c'est à sa vie que les misérables en voulaient.

— Allons, la trame a été bien ourtie, se dit-il, en arpentant l'appartement avec agitation. Je vois tout maintenant ! C'est cet infernal Italien, Matteo le borgne, qui, durant mon absence de Pécurie a empoisonné mon cheval !

Il s'arrêta et se frappa le front avec la main.

— Faut-il que j'aie été fou, reprit-il de ne pas continuer ma route à pied ; mais ils ne m'auraient pas laissé faire.

Et, avec un geste de désespoir, il se jeta sur un grand fauteuil placé près de la cheminée, et se couvrit la figure avec ses mains. Cette inaction ne dura que quelques minutes. Il n'était pas de ceux qui désespèrent aisément. Il était brave et jeune, et quand la jeunesse se combine avec le courage, il y a toujours de l'espoir.

Il bondit sur ses pieds.

— S'imaginent-ils donc que je vais me laisser égorger comme un lièvre pris dans un piège ? Non, non ! Ils me tiennent, c'est vrai, mais je vendrai cher ma vie.

Puis il pensa à Emma Keradec, à Emma en péril, qui l'appela à son secours.

Ses yeux se fixèrent sur une porte située près de la tête du lit. La clef était dans la serrure. Il la tourna, et se trouva dans un petit cabinet.

Il était complètement sans meubles et sans issue.

Il était éclairé par une petite fenêtre, mais les vitres en étaient tombées, et le vent passait par l'ouverture en lui-ànt entendre un murmure triste et lugubre.

Lorsque Georges ouvrit la porte, une bouffée de vent éteignit la lumière.

Il revint dans la chambre à coucher, posa le chandelier sur une table, mais sans rallumer la bougie, et puis retourna dans le cabinet.

La fenêtre avait vue sur les derrières du château noir.

Au-dessous était un jardin, bordé par une mare d'eau stagnante.

Cette mare était traversée par un pont, et s'étendait de l'autre côté, jusqu'à la plantation des sapins que nous avons mentionnée dans le chapitre précédent.

Soudainement deux formes humaines se détachèrent de l'ombre du bois, et s'approchèrent du pont.

Au bout de quelques secondes, elles furent suivies par d'autres, qui toutes vinrent se grouper près de la mare.

Georges compta dix hommes en tout.

Un seul apparut dans le jardin immédiatement au-dessous de lui.

C'était le pauvre et honnête M. Schmitt.

Il fit entendre un coup de sifflet aigu et prolongé. Les individus qui étaient près de la mare répondirent au signal en traversant le pont sans hésitation.

Ils se réunirent autour de leur maître, et, après une conversation animée, à en juger par leurs gestes, ils se glissèrent du côté du château et disparurent dans l'ombre.

Georges sentit son cœur cesser de battre.

Le moment de l'attaque était proche ; les assassins se mettaient à la bricole.

Il n'y avait donc pas de temps à perdre.

Georges rentra dans la chambre à coucher. La grandeur du péril lui avait rendu toute sa résolution. Son regard était calme, son pas assuré, et il était prêt à lutter jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Il ralluma la chandelle et examina ses pistolets.

Tous deux étaient rechargés.

Il s'expliqua alors aisément l'empressement que l'Italien avait mis à les prendre et à les purger.

Il le recharga soigneusement.

A peine avait-il fini qu'il sut, un bruit de pas dans le corridor. Ils s'arrêtèrent à la porte.

— C'est ce misérable Schmitt, pensa Georges, il vient se convaincre que je suis bien endormi.

Georges éteignit sa lumière, et se tint immobile dans l'ombre du lit.

Par le moindre bruit. Le silence était si grand qu'il entendait les pulsations de son cœur.

Les pas s'éloignèrent tout doucement.

— Ils vont revenir dans une minute, se dit Georges.

Faisant un demi-tour, de façon à faire face à la porte, mais en ayant soin, en même temps, de se tenir dans l'ombre, Georges

France, un pistolet dans chaque main, tâta dit l'approche des assassins.

Ce ne fut pas long.

Plusieurs pas s'avançaient dans le corridor, toujours avec précaution.

Une clef tourna doucement dans la serrure, mais la porte, hermétiquement fermée par les meubles que Georges avait empilés contre, refusa de s'ouvrir.

Il y eut alors une consultation en dehors. Il se fit un bruit de voix parlant bas, et puis on essaya de nouveau de pousser la porte ; mais cette fois, plus fortement que la première.

Les misérables avaient découvert que leur victime était sur ses gardes.

Il était temps dès lors de jeter le masque.

Une troisième fois ils ébranlèrent la porte, et les meubles craquèrent.

Chercher à se cacher, d'un côté comme de l'autre, était maintenant chose inutile.

— Qui est là ? demanda Georges, en feignant de s'éveiller, en sursaut.

— C'est moi, répondit le maître du château noir. J'ai un message pour vous, de la part de ceux que vous cherchez.

— Passez-le moi par-dessus la porte, répliqua Georges. D'ailleurs, je n'ouvre à personne, à une pareille heure de la nuit.

— Je voudrais vous parler en particulier.

— Ah ! vraiment pourquoi avoir amené si nombreuse compagnie ?

— Ouvrez la porte ! cria Schmitt qui vit que tout subterfuge était inutile. Ouvrez la porte, ou je la brise.

— Essayez seulement et je tire !

Il y eut une nouvelle consultation en dehors.

Georges s'approcha tout près, et entendit l'un des hommes dire :

— Ses pistolets ne lui serviront à rien, j'ai vu Matteo en ôter la charge.

— Bon, répliqua Schmitt ; c'est si peu qui sera percée, et non la nôtre. Allons, êtes-vous prêts ?

— Quand vous voudrez, répondirent plusieurs voix.

Georges recula vers le lit, et levant son pistolet, visa la porte.

— Tomberre ! voulez-vous ouvrir ? cria Schmitt.

— Non ! répondit France, avec calme.

— En ce cas, donnons de l'épaulé, mes amis, dit Schmitt, et bien ensemble.

Ils firent alors un violent effort ; plusieurs meubles roulèrent, et la porte, quoique toute en chêne, trembla sur ses gonds et s'entrebâilla.

Au même instant Georges tira par l'ouverture, et un bruit de détonation de son pistolet fut suivi par la chute d'un corps, et il entendit un gémissement.

Il y eut un moment de grande confusion, de jurements, de malédictions ; et puis on traîna quelque chose sur le plancher.

Quant à Georges, il resta droit au milieu de la chambre, le bras levé, et son second pistolet dirigé vers la porte.

Ce dernier coup tiré, toute lutte était désormais inutile, il était à la merci de ses ennemis. Mais il était déterminé à se défendre jusqu'à l'extrémité.

Tout à coup, au moment où l'on revenait près de la porte, les yeux de Georges se fixèrent sur un portrait en pied peint sur l'un des nombreux panneaux de la muraille. Ce portrait, bien conservé que les autres, représentait un grave et noble chevalier, couvert d'une armure complète. Sa visière était levée, et ses regards semblaient s'arrêter sur lui avec une expression de tristesse et de compassion.

Un autre effort contre la porte la brisa en partie ; mais les meubles résistèrent encore.

Georges tira son second.

Il fut suivi du même résultat que le premier.

Les regards du jeune homme se reportèrent alors involontairement sur le tableau, tandis que l'on recommença à battre la porte. Soudain, il tressaillit, s'en approcha vivement. Une sueur froide baigna son front, et son cœur cessa de battre.

(4 continuer.)



**SOUSSIONS**  
POUR  
**BOIS DE CHAUFFAGE**

DES soumissions cachetées, pour cinquante cordes de bois franc (le bouleau blanc excepté) seront reçues au Bureau du Shérif de Kamouraska d'ici au 15 septembre courant.

V. TACHÉ,  
Shérif.

8 Septembre 1870.

**JUMENT CANADIENNE A VENDRE**



Le soussigné offre en vente une magnifique jument, à poil blond, de 8 ans. S'adresser à Saint-Roch des Aulnets; chez le

DR. A. SIMARD.

8 Septembre 1870.

**COLLÈGE DE STE. ANNE**

LA rentrée des Elèves du Collège de Ste. Anne aura lieu **MARDI, le SIX SEPTEMBRE** prochain, à 6 heures P. M. Voici l'organisation du Collège telle qu'approuvée par Sa Grandeur Mgr. l'Archevêque :

- MM. F. Buteau, Ptre., Supérieur,
- André Pelletier, Ptre., Directeur des écoliers,
- P. P. Dubé, Ptre.
- B. E. Leclerc, Ptre., Procureur,
- Ach. Vallé, Ptre.
- C. Bacon, Ptre., Préfet des Etudes,
- E. Sauvageau, Ptre., Professeur de Théologie,
- W. Tremblay, Ptre., Directeur de l'Ecole d'Agriculture.

Par ordre de la Corporation,  
P. P. DUBÉ, Ptre.  
S. C. C. S. A.

Sainte-Anne, 1er septembre 1870.



**CHEMIN DE FER INTERCOLONIAL**

LES Commissaires nommés pour la construction du Chemin de Fer Intercolonial, donnent avis public qu'ils sont prêts à recevoir des Soumissions pour les trois dernières Sections de la Voie, toutes trois dans la Province du Nouveau-Brunswick.

La Section No. 21 s'étendra de l'extrémité Est de la Section No. 20, un mille et trois quarts à l'Est de la Rivière Miramichi jusqu'à la Station No. 1,640, trois mille pieds à l'Ouest de la Rivière Kouchibouguacis, un parcours d'environ 25 milles.

La Section No. 22 s'étendra de l'extrémité Est de la Section No. 21 jusqu'à la Station No. 1,180, à la traverse de la Rivière Bouctouche, un parcours d'environ 25 milles.

La Station No. 23 s'étendra de l'extrémité Est de la Section No. 22 jusqu'au Chemin de Fer "Européen et Nord Américain," à la Station de Moncton, un parcours d'environ 22 milles.

Les Commissaires donnent aussi Avis Public que, ayant annulé le contrat pour la Section No. 10, ils sont prêts à recevoir de nouvelles Soumissions pour cette Section.

La Section No. 10 est dans la Province du Nouveau-Brunswick, et s'étend de la ligne centrale du Chemin l'Isle Chaplin, près du palais de Justice, à Newcastle, dans la direction de Bathurst, sur un parcours de 20 milles.

Les Soumissions pour la Section No. 10 seront basées sur les quantités spécifiées dans le mémoire des Travaux originaires dressé pour cette Section, et, en dressant le nouveau contrat, il sera fait sur le montant de la soumission acceptée une déduction équivalente au pourcentage de tous les travaux exécutés par les

premiers Entrepreneurs, conformément au Rapport de l'Ingénieur-en-Chef.

Ces Contrats devront être parachevés le 1er jour de juillet 1872.

Les Plans et Profils ainsi que le Devis et les Stipulations du Contrat seront exhibés aux Bureaux des Commissaires à Ottawa, Toronto, Québec, Rimouski, Dalhousie, Newcastle, Halifax, et St. Jean, le et après le 15 Septembre prochain, et des Soumissions cachetées, adressées aux Commissaires du Chemin de Fer Intercolonial et marquées : "Soumissions," seront reçues à leur Bureau à Ottawa jusqu'à Six Heures P. M., Mercredi le 5me jour d'Octobre prochain.

Des Cautions pour l'exécution complète des Contrats, devront signer la Soumission. Les noms et prénoms, la profession et l'adresse de chaque caution, devront aussi être donnés.

A. WALSH,  
ED. B. CHANDLER,  
C. J. BRYDGES,  
Bureau des Commissaires du Chemin de Fer Intercolonial, A. W. McLELLAN,  
Ottawa, 15 août 1870.

**APPRENTIS TYPOGRAPHES DEMANDES**

DEUX jeunes gens désirant apprendre la typographie trouveraient immédiatement de l'emploi à l'imprimerie de la Gazette des Campagnes, en s'adressant à l'Editeur Propriétaire.

**A VENDRE OU A LOUER**

STE. ANNE DE LA POCATIERE, a peu de distance de l'Eglise et du Collège, une magnifique maison, avec jardins, grange et autres bâtisses. Conditions faciles. S'adresser à Ste. Anne, chez M. Cyprien Lévêque; à Québec, chez le Dr. CHS. DEGUISE, rue du Pont, St. Roch de Québec.

**LE CONCOURS PROVINCIAL, AGRICOLE ET INDUSTRIEL**  
POUR 1870

Ouvert au monde entier!

AURA lieu en la Cité de Montréal, MARDI, MERCREDI, JEUDI et VENDREDI, 13, 14, 15, et 16 SEPTEMBRE, sur le terrain Avenue Mont-Royal, près de Mile-End.

Prix offerts.....\$12,000 à \$15,000

Pour la liste des prix et les blancs d'entrée dans les deux départements, s'adresser au Secrétaire du Conseil d'Agriculture, No. 615, rue Craig à Montréal; ou aux Secrétaires des Sociétés d'Agriculture de Comté, qui en seront amplement pourvus.

Les entrées, dans le Département Agricole, devront NECESSAIREMENT être faites le ou avant SAMEDI, le 27 AOUT, mais pour les produits agricoles, ce temps sera prolongé jusqu'à SAMEDI, le 3 SEPTEMBRE, ainsi que pour les objets du Département Industriel.

N.B.—Messieurs les concurrents voudront bien faire leurs entrées aux dates spécifiées ci-haut, après lesquelles le Secrétaire les refusera infailliblement; cet ordre étant nécessaire pour terminer les bâtisses et autres préparatifs de l'Exposition.

Des arrangements seront faits avec les principales lignes de Chemins de Fer et de Navigation, pour rapporter, FRANCO, à destination, tout objet ou animal exposé qui n'aura pas été vendu.

Pour plus ample information, s'adresser au soussigné, Secrétaire du Conseil d'Agriculture de la Province de Québec.

GEORGES LECLERE,  
Secrétaire C. A. P. Q.

Montréal, 14 Juin 1870.

**AUX INVENTEURS**

AGENCE GÉNÉRALE pour Brevets d'Invention, Droits d'Auteur, Marques de Commerce, Caveats, Cessions de brevets, etc., etc. Dessins de tout genre exécutés avec soin sous le plus court délai.

La correspondance peut se faire en français, en anglais ou en allemand.

12 avril 1870. O'CONNOR & WALKER,  
No. 2, rue Rideau, près du Pont des Sapeurs.